

les carnets

STUDIO
cinémas



À l'heure où nous préparons ces Carnets les décisions de ré-ouverture sont encore floues. Dès que cela sera possible nous publierons notre programme sur notre site internet et avertirons par courriel ceux d'entre vous qui ont accepté de nous confier leur adresse électronique.

- 02** ÉDITO
Où nous en sommes
- 04** AUX STUDIO
Apprendre à aimer le cinéma
- 06** AUTOUR DES FILMS
Petite fille
- 08** PERSISTANCES
RÉTINIENNES
Parce que j'étais peintre
Rio Bravo
- 12** AUTOUR DES FILMS
Courts lettrages - Est-ce
vraiment du cinéma ?
- 15** CNP
La page du CNP
- 16** EN BREF
Nouvelles d'ici et d'ailleurs
- 17** INFOS PRATIQUES

les studio
cinémas
carnets

LES ÉDITIONS DU STUDIO DE TOURS
2 RUE DES URSULINES, 37000 TOURS
MENSUEL / PRIX DU NUMÉRO 2€
ISSN 0299-0342 / CPPAP N° 0224 K 84305

ÉQUIPE DE RÉDACTION: SYLVIE BORDET,
ISABELLE GODEAU, JEAN-FRANÇOIS PELLE,
DOMINIQUE PLUMECOCQ, ÉRIC RAMBEAU,
ROSELYNE SAVARD, MARCELLE SCHOTTE, ANDRÉ WEILL,
AVEC LA PARTICIPATION DE LA COMMISSION JEUNE
PUBLIC. DIRECTEUR DE LA PUBLICATION: ÉRIC RAMBEAU
CONCEPTION GRAPHIQUE: EFIL / WWW.EFIL.FR
(TOURS). ÉQUIPE DE RÉALISATION: ÉRIC BESNIER,
ROSELYNE GUÉRINEAU - DIRECTEUR: PHILIPPE LECOCQ.
IMPRIMÉ PAR PRÉSENCE GRAPHIQUE, MONTS (37).

Où nous en sommes

En 2020 les cinémas Studio ont été fermés pendant 5 mois. À la place des 350 000 spectateurs qui avaient fréquenté nos salles en 2019, nous n'avons pu en accueillir que... 150 000 !!! Sur l'année, nous avons proposé 300 films... au lieu de 550 en 2019 !!!

Du cinéma en Pandémie

À l'annonce du premier déconfinement, nos spectateurs nous ont montré la force de leur attachement : avec 800 spectateurs le jour de la réouverture, nous avons fait partie des 20 salles les plus fréquentées en France. L'été 2020 a cependant été une période plus compliquée du fait de la jauge imposée, du besoin de nos spectateurs d'être rassurés sur l'efficacité de notre protocole sanitaire et de la frilosité de nombreux distributeurs à sortir des films « porteurs art et essai ». Heureusement qu'il y avait *Été 85* de François Ozon et *Antoinette dans les Cévennes* de Caroline Vignal, les deux films porteurs de l'été. En septembre et en octobre *Adieu les Cons* d'Albert Dupontel, *Effacer l'historique* de Gustave Kervern et Benoît Delépine, *ADN* de Maïwèn et la confiance d'une bonne partie de notre public dans la mise en place du protocole sanitaire nous ont permis de connaître des salles pleines (avec une jauge réduite)... juste avant la fermeture fin octobre.

La non-réouverture le 15 décembre, grande déception collective, a été décidée par le gouvernement, non par rapport à la sécurité en salle (reconnue par tous, dont le Conseil d'État) mais par la volonté de réduire au maximum les trajets hors domicile du fait d'indicateurs sanitaires jugés encore trop hauts. Par ailleurs l'économie globale de l'activité cinématographique empêche les distributeurs de sortir leurs films uniquement sur une partie du territoire, les cinémas de province par exemple...



© DOMINIQUE PLUMECOCQ

Peinture murale de Dominique Spiessert – Chantier de la création de Tours-Saint Symphorien.

Les Studio enregistrent une perte d'exploitation importante, de plusieurs centaines de milliers d'euros. Les aides d'État toutes confondues (chômage partiel, dotations exceptionnelles, réductions de taxes et impôts) ont contribué à couvrir ce déficit. Les aides classiques du CNC, traditionnellement dédiées aux investissements, nous ont aussi permis de protéger au mieux notre trésorerie.

Malgré ces déboires nous avons essayé de garder le lien avec nos spectateurs et nos correspondants, en publiant des Carnets mensuels sous un format uniquement numérique, en publiant des informations régulières sur notre site internet, en créant une boutique dans notre bibliothèque, en proposant des ateliers sur le cinéma dans les écoles (lire page 04) en accueillant une plateforme de films pour cinéphiles sur notre site *La Toile*...

Et maintenant ?

Comme tous les acteurs culturels, nous attendons avec impatience une amélioration du contexte sanitaire et des décisions politiques qui nous permettent enfin de rouvrir. Lors de sa dernière allocution, le président de la République évoquait la mi-mai... mais sans prendre d'engagement ferme.

L'année 2021 sera encore bien évidemment difficile : la réouverture sera sans doute sou-

« Alors les rêves montent dans la nuit pour aller s'embraser au mirage de la lumière qui bouge. »

L.F. CÉLINE

mise à un protocole sanitaire complexe et à une jauge réduite. Plus de 400 films attendent d'être exploités en salle : il risque de se produire un vrai phénomène d'embouteillage au niveau des salles et une lutte acharnée entre distributeurs...

Lors de la réouverture nous aurons besoin de nos spectateurs pour défendre notre cinéma en particulier et la culture en général dont les différentes formes de confinement et de restrictions nous ont fait sentir encore plus qu'à l'ordinaire *l'essentialité*. Après de longs mois de films vus à la télé, en ligne et sur des plateformes, nous sommes convaincus que nous retrouverons avec plaisir et envie la « salle de cinéma » et son expérience unique d'immersion totale et magique. — *L'équipe des Studio*

Apprendre à aimer le cinéma

C'est une réflexion qu'on entend souvent répéter ici comme dans les nombreuses salles indépendantes de France : notre pays a un rapport particulier avec le cinéma qu'on peut affirmer sans grand risque unique au monde. Comme l'écrivait Alain Bergala (chargé par Jack Lang, alors ministre de la Culture, du volet cinématographique du *Plan de cinq ans pour les arts et la culture*) : « La France est historiquement le pays où s'est imposée la notion d'auteur, où a été validée l'idée que le cinéma est un art en soi, aussi important que les autres. »⁽¹⁾

Des films en salles

En tant qu'art à part entière, les élèves français se devaient de lui être confrontés, et dans les lieux spécifiques où opère toute sa magie : la salle de cinéma. Trois dispositifs ont été mis en place depuis des années : *École et cinéma*, *Collège au cinéma* et *Lycéens au cinéma*. « Le goût, ça se forme petit à petit en fréquentant de bons objets, ça ne s'enseigne pas. Il ne suffit pas de dire : "Ceci est mauvais et je vais vous démontrer pourquoi" ».



Autrefois : visite de cabine.

La meilleure riposte n'est pas d'apprendre d'abord à décrypter, mais de donner de belles choses à voir, des films indiscutables pour ce qui est de la qualité et de la richesse artistiques, et puis d'apprendre aux enfants à les approcher et à les aimer. Peut-être, à la longue, d'autres films leur apparaîtront ainsi comme moins bons. »⁽¹⁾ Dès sa création en 1963 le programme des Studio était clair : « Par notre action culturelle, nous les fondateurs des Studio, nous voulons contribuer à un changement de société. » Et ce changement

passait nécessairement par un changement de regard sur le monde. Donc un changement de regard sur le cinéma – comme le répétait Bertrand Tavernier, « le cinéma donne à voir le monde au monde » – qui devait commencer le plus tôt possible par une programmation spécifique à destination du Jeune public (avec des Carnets dédiés) et en devenant le partenaire privilégié de l'Éducation Nationale. Le coordinateur départemental d'École et cinéma travaille aux Studio, où les enseignants

peuvent inscrire dans leur programmation pédagogique, durant le temps scolaire, des séances de cinéma pour faire découvrir à leurs élèves tous les ans trois films de qualité, visionnés en salle de cinéma. Ce dispositif offre aux enseignants des possibilités pour compléter leur formation et des ressources pour faciliter l'accès de leurs élèves aux films. Les Studio ont imaginé en complément un autre dispositif intitulé *Maternelle au cinéma*, afin de permettre aux enfants les plus jeunes d'accéder à une culture cinématographique et de commencer à construire un authentique parcours de spectateur.

Mais les salles ferment

Hélas, au printemps, les Studio ferment comme partout en France. Malgré la mise en place d'un protocole sanitaire efficace reconnu par le Conseil d'État, le reconfinement de l'automne refroidit l'enthousiasme des équipes. Et pour les enfants ? Plus question de se confronter dans la salle obscure avec la magie inentamée du *Cirque de Chaplin* ou de *Peau d'âne* de Demy, de vibrer avec *La Vallée des loups* de Jean-Michel Bertrand... Manon Lory,

responsable du dispositif aux *Studio*, en convient avec des enseignants ; pas question de baisser les bras, il faut inventer autre chose : « On s'est dit qu'on devait le faire aussi parce que les enfants sont l'avenir de la culture : l'éducation à l'image doit commencer dès le plus jeune âge »⁽²⁾. Si tu ne vas pas au cinéma, le cinéma ira... dans ta classe ! Sous forme d'ateliers : « Je leur présente 13 extraits, des débuts du cinéma muet en noir et blanc à *Wallace et Gromit* en 2005, pour leur montrer les techniques d'animation. Ce sont des séquences de genres très différents : science-fiction, western, comédie musicale... Je retrace en gros l'histoire du cinéma en 1h30. Et on s'arrête sur ce qu'on voit : la couleur, le son, les effets visuels, quelques notions de montage... À travers ça les

élèves comprennent que les techniques ont évolué avec le temps et qu'il y a des façons de faire différentes selon les pays »⁽²⁾. Des interventions qui ont beaucoup plu aux enfants des écoles Romain Rolland et Buisson-Molière : une dizaine d'ateliers étaient prévus en avril et n'ont pu hélas avoir lieu... Essentielle la culture ? Une interrogation qui a traversé toute la société française pendant ces longs mois de restrictions sanitaires⁽³⁾. Et le cinéma ? Une vraie interrogation à l'heure où les plateformes ont profité des fermetures de salles pour développer leur audience. Les ateliers proposés aux enfants sont aussi un excellent moyen de leur rappeler, ainsi qu'indirectement à leurs parents : « Coucou, on est là aux Studio, quand on rouvre vous êtes les bienvenus ! »⁽²⁾. — DP

Autrefois : sur le tapis rouge du festival Courts d'école.



(1) 24 images – numéro 115 – été 2003
 (2) Interview pour [InfosTours.fr](https://infos.tours.fr)
 (3) Voir l'exposition *Culture en danger* de Romain Gibier accueillie sur la verrière des Studio.
<https://romaingibierphotographe.smugmug.com/Cultureendanger>

La Petite fille et les monstres

Petite fille \ un film de Sébastien Lifshitz

Dans son dernier film, Sébastien Lifshitz nous donne à suivre les combats d'une petite fille, Sasha, enfermée dans un corps de garçon. Cette affirmation de soi n'est pas le caprice, la fantaisie d'un jeune enfant. Sasha le revendique depuis ses 3 ans : elle est une fille, n'en déplaît aux apparences ! Le réalisateur a pu enregistrer le désarroi de Sasha et de ses parents, leurs questionnements respectifs, leurs espoirs, leurs déceptions et leurs souffrances : comment permettre à Sasha d'affirmer son identité, à l'école notamment, de se confronter aux regards des autres, adultes et enfants qui l'identifient en tant que garçon, comment faire pour qu'elle trouve sa place et parvienne à s'épanouir ? Nous ne

verrons aucune image de Sasha à l'école, pas plus que nous n'entendrons la parole des membres du personnel de l'établissement concerné. Un choix revendiqué par le réalisateur car, comme dans ses films précédents, ce qui lui importe ce sont les mots de ceux qui n'ont pas ou pas eu voix au chapitre mais qui ont matière à dire. Ainsi les témoins des *Invisibles*, Marie-Pierre Pruvost dans *Bambi*, ou Anaïs et Emma pour *Adolescentes* ont pu grâce à lui s'exprimer sur leur trajectoire : « J'ai toujours eu envie d'aller à la rencontre d'histoires et de personnes dont le parcours et la construction ont souvent été complexes et difficiles, et qui ont dû se confronter à beaucoup de résistance. Peut-être que ça crée un écho à ma propre histoire, parce qu'être ce que l'on est une construction, mais c'est quelque chose qui vient s'opposer à des normes, à des regards et à des autorités. Il y a forcément, derrière cela, une lutte qui se met en place, en premier lieu avec soi-même : est-ce qu'on arrive à accéder à ses désirs, à accomplir ce qu'on ressent au plus profond de soi?... Pour moi les films ne sont pas des sujets, ce sont des rencontres. Avec la caméra j'essaie de m'approcher au plus près. Je suis avec eux et j'essaie de les raconter de la manière la plus personnelle et empathique possible ».

Sasha et sa famille, sa mère particulièrement, se cognent à l'incompréhension, à l'ignorance, et bataillent seules, jusqu'à la rencontre avec une pédopsychiatre spécialisée dans la dysphorie de genre : enfin sera prononcée une parole sans jugement et envisagé un possible futur, grâce notamment à une attestation médicale stipulant que Sasha DOIT être considérée comme une fille à l'école !



© SEBASTIEN LIFSHITZ / ARTE



© SEBASTIEN LIFSHITZ / ARTE

« Notre besoin de consolation est impossible à rassasier. »

STIG DAGERMAN

Si Sébastien Lifshitz réalise un film militant, il n'oublie jamais qu'il fait du cinéma : ainsi, s'il se tient effectivement au plus près, il ne tombe jamais dans l'écueil du trop près, il reste juste à la bonne distance. Il connaît la force des images mais aussi celle du hors champ : ainsi, en suivant Sasha à son cours de danse, il parvient à capter ses attentes, mais aussi ses craintes qui entravent son mouvement et ce moment où, encouragée par la professeure au même titre que les autres petites filles, on sent qu'elle s'autorise à se libérer et à être elle-même ! Véritable moment de grâce où l'on se dit que la bienveillance n'est décidément pas un gros mot, pas plus que de la mièvrerie, mais le Sésame autorisant l'autre à devenir ce qu'il est !

En revanche Sébastien Lifshitz ne nous donnera pas à voir la nouvelle professeure de danse : fine pédagogue repoussant, au sens propre comme au sens figuré, la petite fille, jusqu'à lui fermer la porte du cours au visage. On se doute bien qu'un individu

capable d'une telle maltraitance n'aurait de toute façon pas accepté d'être filmé ! C'est par le récit de la mère de Sasha, profondément bouleversée, et par les pleurs silencieux mais si douloureux de l'enfant que l'on mesure la violence subie.

Au cinéma l'altérité a souvent l'apparence de la monstruosité, cautionnant ainsi le rejet, voire pire, de la part de ceux-là mêmes qui correspondent à la norme. La petite Sasha n'a évidemment rien à voir physiquement avec le Gwynplaine de *L'Homme qui rit* (Paul Leni, 1928), avec le monstre de *Frankenstein* (James Whale, 1931), pas plus qu'avec John Merrick (*Elephant Man*, David Lynch, 1980), mais son désespoir oui : son visage défait par le chagrin exprime la même incompréhension, la même souffrance que celles de ces créatures innocentes rejetées en raison de leurs différences. « Je ne suis pas un animal ! Je suis un être humain ! » hurle J. Merrick à la face de ceux qui l'acculent dans ses derniers retranchements : scène emblématique, bouleversante ! Le cinéma nous aide aussi à comprendre le mal que l'ignorance, la bêtise, la méchanceté, la peur de l'inconnu peuvent provoquer, à nous rendre un peu plus humains et ouverts au monde et à sa diversité ! — IG

Le film que je n'ai jamais vu

La Jetée | un film de Chris Marker

Masculine, la voix off est grave, très grave. Elle nous parle, dans le désordre, d'un homme qui meurt sous les yeux d'un enfant qui ne comprend qu'il voit un homme mourir, des ravages apocalyptiques d'une nouvelle guerre mondiale, de populations réfugiées dans des souterrains, de scientifiques qui soumettent des cobayes à d'insoutenable expériences dont on ressort fou... quand on en ressort.

Les premières images sont fixes comme des images d'archive et de vieilles photos noir et blanc prises aux pages d'un album de famille. Et assez vite on comprend qu'il ne sera pas ici question d'images animées (donc pas de « cinéma » au sens étymologique du terme). Et très vite on se glisse dans ce moule inhabituel, on accepte cette fixité « contre-nature » avant même de se dire qu'elle est peut-être le meilleur moyen de nous clouer dans ce monde insupportable, de nous donner le temps de vraiment voir les images en question, de pouvoir fixer tel ou tel détail jusqu'à ce qu'il persiste de manière peut-être permanente dans notre mémoire rétinienne. Et cela devient « normal » ou logique lorsque nous commençons à réaliser que c'est justement *cela* l'objet du film : la mémoire des instants inoubliables, la fixation de souvenirs qui vont nous former ou nous dé-former à tout jamais.

L'histoire continue, avec ses tentatives de voyages dans le temps en quête d'une solution pour effacer ce passé récent qui a contraint l'humanité à se terrer. Avec une rencontre amoureuse qui deviendra une histoire d'amour, avec des hommes venus du futur qui pourraient aussi tenir la clef du passé.

Puis, l'espace de quelques secondes – on a le droit de goûter que le français permette de



mélanger les repères, et ainsi de décrire le temps comme un espace – une femme, au lit un matin avec le « héros » du film, tourne la tête et ouvre les yeux... oui, elle tourne la tête et *ouvre* les yeux, c'est-à-dire que pendant quelques secondes, le film s'est comme par miracle animé avant de retourner à son parti-pris d'images fixes.

Ce minuscule instant de mouvement reste probablement l'une des séquences pour moi les plus marquantes des quelques centaines de films que j'ai vus et l'ironie veut que ce souvenir est peut-être légèrement erroné, qui sait ? Là aussi peut être le sens du film : nous confronter à la mémoire que nous nous en sommes fabriquée...

Or, voici quelques semaines j'ai entendu dans une émission fort sérieuse (dont le nom échappe justement à ma mémoire...) que Chris Marker avait en fait tourné *La Jetée* comme un « vrai » film, avant de décider d'en immobiliser chaque plan. J'ai eu beau chercher, je n'ai pas trouvé de confirmation de cette allégation mais l'idée me plaît de ce grand film que personne n'a jamais vu, palimpseste pelliculaire qui gagne en densité en supprimant le mouvement. — ER

Parce que...

Il y a des rencontres qui bouleversent, détonnent et surprennent. La projection du documentaire *Parce que j'étais peintre. L'art rescapé des camps nazis*. (2014), conjuguée à la venue du réalisateur Christophe Cognet aux Cinémas *Studio* appartient à ce genre d'expérience troublante.

De "Beaux-Arts" ...

Lorsqu'il s'agit de questionner la nature de ce qui définit une œuvre, les liens entre l'art et le beau, les réflexions ont été largement investies par les penseurs et les créateurs. Christophe Cognet, cinéaste érudit, vient ici nous heurter à la hauteur de notre ignorance, voire de notre obscurantisme, sur un sujet délicat. Déjà, dans le titre du film, l'usage de cette conjonction de subordination ouvrant sur une cause – "parce que" – voudrait peut-être apporter une réponse explicative ne permettant pas le doute de l'affirmation : celle de l'état de peintre, d'artiste et en conséquence de sa création, l'œuvre d'art en camps nazis. Avant d'être sans doute des témoins et des témoignages.

De là, une enquête prend forme avec dix années préalables de travail de recherche. Celle réunissant des œuvres issues des 30 000 rescapées et dessinées en pleine clandestinité dans les camps nazis. Infime partie de la création totale. Christophe Cognet se rend en Allemagne, en Pologne, en Israël, en Suisse et ailleurs pour aller découvrir les œuvres existantes et préservées dans des fonds.

Fragments

Qualifier de superbe le documentaire peut relever ici superficiellement du paradoxe. Pourtant, le tissage des œuvres avec les témoignages des rares artistes encore vivants et les lieux filmés génère un écran sensible et respectueux pour évoquer l'inconcevable comme l'irreprésentable de l'horreur. Montage habile de fragments s'éloignant d'une construction narrative classique. Lignes de ruines faisant écho à la geste de corps ou de lieux couchés sur leur support. Dessins, peintures, croquis ou lavis représentés sur des morceaux de papier d'emballage, des gaines de tuyaux,

avec des crayons dérobés de manière inimaginable... Quelle part de sublimation chez ces artistes, tant amateurs que professionnels ? Quel projet les animait ? Quelle espérance de traces ?

« J'aimais dessiner le destin, sans savoir ce que c'était. »

« J'aimais dessiner le destin, sans savoir ce que c'était » dit l'un. « Je n'ose pas le dire, mais pour un peintre, c'était d'une beauté incroyable. C'était une nécessité absolue de reproduire, de représenter ça, de garder ça pour la suite. » confie un autre, Zoran Music, déporté à Dachau. Les nombreux dessins de Boris Taslitzky sur la vie quotidienne du camp de Buchenwald et édités en partie après-guerre par Aragon, croisent les œuvres multiples d'autres artistes : Joseph Richter, Dino Willenberg, Léon Delabre... Le risque de dessiner était immense, pris au péril de leur vie. Œuvres ultimes.

Richard G. Spavin cite l'écrivaine-cinéaste Marguerite Duras, « le cinéma arrête le texte, frappe de mort sa descendance : l'imaginaire. C'est là sa vertu même : de fermer. D'arrêter l'imaginaire ». Avec son documentaire *Parce que j'étais peintre*. L'art rescapé des camps nazis, Christophe Cognet ne nous confronte pas seulement à cette expérience-là. Il nous propose avec intelligence et sensibilité une véritable expérience vécue, au sens phénoménologique du terme, ne serait-ce qu'à travers celle d'un dessin, par exemple, découvert par une caméra d'abord très rapprochée. De fragments – de lambeaux – la caméra s'éloigne, découvre plus vastement l'œuvre, en évoluant vers un tout aussi harmonieux que terrifiant. Il en est ainsi du petit croquis comme du film lui-même. Bouleversant. — RS

Note : Richard G. Spavin. Reformuler l'expérience cinématographique en expérience littéraire : le spectateur comme lecteur dans *Le Camion* de Marguerite Duras. <https://www.fabula.org/lht/2/spavin.html>



Rio Bravissimo

Rio Bravo | un film de Howard Hawks



© WARNER BROS

Rio Bravo, de Howard Hawks (1959, est LE western par excellence, le plus représentatif, le plus passionnant. Son thème principal est a priori d'une décourageante banalité, montrant pour la énième fois la victoire du Bien, incarné ici par John Chance, shérif de la petite bourgade de Rio Bravo, sur les forces du Mal coalisées contre lui, à savoir les cow-boys et sbires du puissant Nathan Burdette. Dans sa lutte le shérif n'a pour le soutenir que Dude, son adjoint déchu, pitoyable ivrogne, et un vieux gardien bougon et boiteux, Stumpy (littéralement « le courtaud »),

auxquels s'ajoutera plus tard un jeune pistolero solitaire, Colorado Ryan. John Chance est presque seul contre tous.

Heureusement, très vite cette crainte du déjà-vu s'estompe. L'atmosphère est tendue, prenante, avec des personnages de plus en plus attachants, on en oublie même la tendance de John Wayne à s'auto-pasticher. Jusqu'à Ricky Nelson, juvénile chanteur à la mode en ces années mais piètre acteur, dont Howard Hawks réussit à transcender la simple fonction de bellâtre décoratif que les producteurs de la Warner

entendaient lui assigner. Et que dire de Dean Martin, qui tient avec ce Dude avili et flamboyant le plus beau rôle de sa carrière cinématographique ? Le film fait également la part belle à Angie Dickinson, piquante et insolente Feathers, joueuse professionnelle de poker au caractère bien trempé, et à Walter Brennan, l'inoubliable gardien écopé et râleur invétéré.

Formidable directeur d'acteurs, Howard Hawks gère tout aussi efficacement les changements de rythme, accélérations et ralentissements de l'action,

alternance de temps forts et de temps faibles, de tension et de détente, qui sont pour beaucoup dans la capacité du film à captiver, à émouvoir. À titre personnel je déteste les comédies musicales, toutes les intrusions de chansons dans le déroulement d'une histoire, mais là chapeau ! Même la simple ritournelle chantée par Dude et Colorado (*My Rifle, My Pony and Me*) acquiert, à cet instant précis de l'action, de par sa légèreté même, une étonnante intensité. C'est en effet au moment où les choses vont de mal en pis, où le pic du drame approche, que cet instant suspendu apparaît comme une fragile parenthèse, un dernier intermède avant l'inévitable tempête. À tout autre moment du film cette séquence aurait fait flop.

Ni pute ni pucelle

D'une manière plus générale, la musique est ici un élément clé, un atout majeur du film. Dimitri Tiomkine reprend à la trompette un air obsédant joué pendant des jours et des jours lors du mythique siège de Fort Alamo, jusqu'à l'assaut final par les troupes mexicaines du général Santa Anna. Crescendo toujours plus lancinant, plus dramatique, d'une lenteur qui finit par serrer le cœur, ce *Deguello* (approximativement « je te tranche la gorge ») signifie : pas de pitié, pas de quartier, pas de prisonnier. Il est comme la voix même de la fatalité, de la mort qui guette, qui attend...

Si l'affrontement final dans les rues de Rio Bravo échappe à la routine du morceau de bravoure déjà maintes fois vu, le dénouement, lui, traduit sans surprise l'inébranlable optimisme foncier du western classique, sa foi – le mot n'est pas trop fort – dans le triomphe de l'ordre et de la loi : nous sommes en plein mythe quasi religieux dans lequel la force ne peut être que du côté du Bien et la rédemption à la portée de tout pécheur, à l'exemple de Dude chez qui, à force de volonté, la vertu l'emporte finalement sur le vice. Feathers elle-même, la joueuse professionnelle, la tricheuse peut-être, sera sauvée par l'amour. Loin pourtant des clichés habituels du western, elle n'est ni femme fatale, ni pucelle effarouchée. Elle est pleinement de chair et d'esprit, sans rien d'une potiche décorative, d'une platonique égrerie ou d'une

prime au vainqueur. Stumpy le réprouvé réussira lui aussi à passer de la misère à l'héroïsme, de la récrimination à la jubilation. Hawks ne s'intéresse visiblement pas aux « méchants », personnages peu creusés, purement fonctionnels, quasi secondaires. Il faudra attendre Sergio Leone et consorts pour qu'humour et cynisme entament cet idéalisme moralisateur.

Rares sont les films qui supportent avec autant de profit de multiples visions. À chacune d'elles apparaît un nouveau détail, passé jusqu'alors inaperçu et pourtant essentiel. Le personnage de Dude ne serait ainsi probablement pas aussi attachant si les manches de son informe veste n'étaient un poil trop courtes. C'est aussi ce genre de petits riens qui peuvent rendre une œuvre inoubliable. — AW



© WARNER BROS

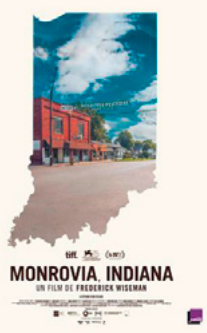
Est-ce vraiment du cinéma ?

En tout cas, c'en est le parent pauvre : pas d'acteurs glamours, pas de sortie retentissante ! Le monde du documentaire est un monde plus discret, avec une économie presque parallèle, une écriture inversée (souvent après le tournage), des récompenses discrètes lors des festivals, une attention médiatique beaucoup moins soutenue même si certains de ses réalisateurs/réalisatrices ont eu droit aux feux des projecteurs : Sébastien Lifschitz (lors de la dernière cérémonie des Césars), Nicolas Philibert (*Être ou avoir*) ou Anne-Dauphine Julliand (*Et les mistrales gagnants*). Des courts lettrages pour se souvenir de ce cinéma du réel.

Monrovia, Indiana, de Frederick Wiseman (2019)

Voici un documentaire qui confirme que certains stéréotypes, même parmi les plus éculés, peuvent être vrais jusqu'à la caricature ! Dans le microcosme de ce petit bourg de 1400 habitants toute l'âme d'une grande partie des États-Unis éclate à l'écran, sans que jamais l'auteur analyse, commente ou prenne parti : indifférence au monde extérieur, bigoterie, amour des armes à feu, patriotisme exacerbé, climatoscepticisme, bonne conscience sans faille, culte de la virilité harley-davidsonienne, ségrégationnisme...

Le film est d'autant plus profond qu'il ne quitte jamais la surface la plus visible des choses et s'en remet à la liberté de jugement du spectateur pour leur donner sens. C'est peut-être ça le génie du documentaire... — **AW**



L'invisible enfant

Un jour, dans un cimetière, l'acteur Éric Caravaca se sent mal devant la tombe d'une petite fille, submergé d'une tristesse qu'il ne s'explique pas... Commence alors une quête et une enquête : explorer le point aveugle de son histoire familiale pour y retrouver la courte vie d'une petite sœur morte à 3 ans et dont sa mère a effacé toute trace. Qui était cette petite Christine qu'il n'a jamais connue et qu'il finit par retrouver dans le carré 35 du cimetière de Casablanca ? Pudique et juste, d'une grande sensibilité et d'une extrême intelligence, ce film court parvient à mêler histoire intime et histoire collective, celle de la colonisation et celle du traitement des enfants « anormaux » pendant la 2^{nde} guerre mondiale. — **DP**

Carré 35 - 2017 - 1h07, documentaire d'Éric Caravaca



Lady Day...

« Les choses que je chante ont un rapport avec moi ». Billie Holiday fut le sujet d'une enquête prodigieuse réalisée par une journaliste, Linda Lipnack Kuehl, dans les années 60, peu après la disparition de la grande diva du blues et du swing. 200 heures de témoignages furent ainsi collectées auprès de Charles Mingus, Count Basie, ses amants, ses proxénètes... La journaliste, disparue avant d'avoir pu mener son projet de biographie à terme, c'est James Erskine qui s'est emparé des bandes inédites pour réaliser *Billie* (2019), un documentaire d'exception. Certains ont pu y déplorer l'insuffisance de chansons de l'immense chanteuse de jazz qu'elle était. Mais son parcours, mêlant souffrances, rencontres et militantisme contre le racisme rejaillit bien à l'écran. Avec cette chanson en point d'orgue, si poignante, si douloureuse, sous la voix douce et remplie de fêlures de Lady Day : *Strange fruit*. — **RS**

*Southern trees bear a strange fruit
Blood on the leaves and blood at the root
Black bodies swingin' in the Southern breeze
Strange fruit hangin' from the poplar trees*

Le temps suspendu

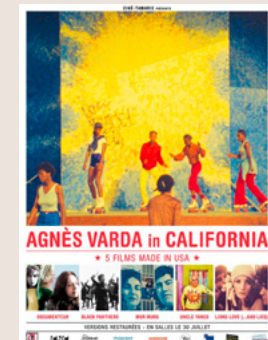
En 1978, à Dawson city, village canadien dans le Yukon, une machine de chantier fouille le sol avec sa pelle et en retire des bobines de films... Elles sont une mine de pépites du cinéma muet,

des témoignages splendides en noir et blanc qui racontent par bribes l'épopée de la ruée vers l'or. Le travail fascinant et ambitieux de restauration des images préservées, leur montage ont déclenché en moi une émotion extraordinaire. *Dawson City*, c'est un bijou poétique et esthétique! — **MS**



Mur murs: Derrière les images, la voix des habitants oubliés de Los Angeles

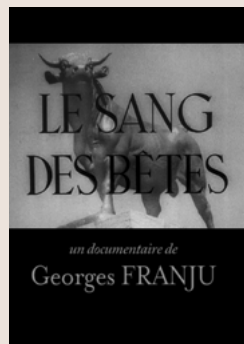
C'est à Los Angeles en 1980 qu'Agnès Varda est partie débusquer les *murals*, ces murs peints dont la cité californienne se couvrait bien avant la mode des *graphs* et du *street art*. Grâce aux pinceaux de peintres le plus souvent anonymes, c'est toute la société qui s'exprime et la cinéaste se fait leur porte-voix : les revendications des minorités chicanos ou noires, le combat féministe, les gangs qui marquent leurs territoires, les héros de cinéma, des scènes d'apocalypse... Les œuvres prennent toutes les formes, se cachent ou sont assourdissantes comme le cri d'amour de cet artiste amateur qui recouvre le pignon de sa maison du portrait géant de sa jolie femme. La promenade est à la fois poétique et politique, touchante et pleine d'humour. À travers son regard aussi affûté qu'émerveillé, Agnès Varda, près de 40 ans avant *Visages villages*, faisait déjà parler les murs pour notre plus grand bonheur... — **SB**



Parcours d'une combattante !

En filmant les batailles menées par Sasha, petite fille de 7 ans, emprisonnée dans l'enveloppe corporelle d'un garçonnet, Sébastien Lifshitz parvient (encore une fois) à être à la juste distance :

il fait montre d'empathie, d'écoute sans jamais tomber dans l'anecdotique, le voyeurisme ou une familiarité mal venue. On sent bien qu'il est là pour servir une cause : celle de ceux qui ne sont pas dans la « norme » et faire entendre, enfin, leur voix ! Celle de Sasha nous bouleverse ! — **IG**

**Enfance**

Il y a maintenant longtemps, quand on vivait dans une petite ville de province et qu'on débutait le collège, un prof qui vous annonçait qu'il allait vous montrer des films en apportant un projecteur et en transformant la classe en salle de cinéma, ne pouvait que s'attirer un énorme capital sympathie. C'est donc avec un grand enthousiasme que l'on découvrit, à la suite, deux courts métrages, signés Georges Franju. Évidemment, son nom ne nous disait rien, les titres non plus. Le prof en question nous a-t-il fait un topo sur ce qu'on allait voir ? Sans doute, mais je n'en ai aucun souvenir. Dans quel ordre ont-ils été projetés ? Aucun souvenir non plus. Par contre, impossible d'oublier, que le choc du premier n'a pas occulté le second tout aussi perturbant. Je crois que des images du *Sang des bêtes* et de *Hôtel des Invalides* me hantent encore. Comme premier contact avec le genre documentaire, c'est totalement inoubliable. — **JF**



© STUDIO CANAL

Forte persistance rétinienne

C'est en 3^e je crois que l'on entassa deux ou trois classes de mon collège dans une salle obscure pour nous plonger dans 32 minutes de nuit et autant de brouillard. Je suppose que notre enseignant avait dû nous en parler avant mais je sais que rien d'autre, ni préparation ni éventuelle discussion postérieure, ne m'en est resté ; rien d'autre que cette plongée en apnée dans l'horreur à son plus fort. Ce n'est que bien plus tard que je compris que le réalisateur était Alain Resnais ; ce n'est que bien plus tard que je compris que le documentaire est une forme aussi « artistique » que la fiction et que Resnais, là, a peut-être poussé la forme documentaire dans ses derniers retranchements. — **ER**



UNE DÉMARCHE D'ÉDUCATION POPULAIRE, UN PARTENARIAT ASSOCIATIF LOCAL DES DOCUMENTAIRES ENGAGÉS, DES DÉBATS CITOYENS

**Pendant la fermeture l'équipe prépare la réouverture**

Depuis 1971 le CNP accueille les associations locales pour s'exprimer et échanger avec un public toujours présent aux rendez-vous des jeudis soir.

Les débats permettent de se questionner sur les alternatives et les engagements en faveur d'un monde plus juste, plus solidaire, résistant à toute forme d'oppression et respectueux de la planète. Ils contribuent à la conscientisation, la mobilisation et l'action citoyenne.

La saison 2020-2021 était bien engagée, suite à notre réunion de rentrée notre programmation était prête et plusieurs soirées-débats se sont déroulées en octobre à partir de trois documentaires : *Les multinationales contre l'État* ; *la loi du plus fort* ; *Algérie, les promesses de l'aube* ; *Amazonie, la maison brûle*.

En novembre nouvelle fermeture des cinémas en raison de la pandémie « COVID 19 ».

Dans le but d'être opérationnels à tout moment en fonction d'une reprise incertaine, nous avons

pris la décision de continuer à préparer les soirées-débats programmées avec les associations concernées, tout en respectant les mesures sanitaires en vigueur.

Nous avons aussi fait paraître dans les Carnets des cinémas *Studio*, diffusés par courriel aux abonné.es et publiés sur le site internet, quatre « articles » rédigés par les associations : *La Chine à la conquête de l'Ouest* ; *Pouvoir d'agir au féminin, paroles de femmes du Sanitas* ; *Coronavirus et dérives autoritaires : pour notre bien ?* ; *ONU : des résolutions sans solutions ?*

Et maintenant ? Comme tous les acteurs du secteur de la culture, nous attendons la réouverture.

Nous envisageons un « événement surprise » début juin, si nous pouvons vous retrouver en salle.

Et pour finir, les thématiques non traitées seront reprises et actualisées avec nos associations partenaires.

— À bientôt,
L'équipe du CNP

EN MANQUE

63 % des Français sont en manque de cinéma d'après une étude menée par l'agence Vertigo, et 88 % des spectateurs réguliers des salles obscures promettent de s'y précipiter dès leurs réouvertures : bousculade en perspective ?

OVERDOSE

Attention cependant au risque d'overdose puisqu'après plus de 6 mois d'écrans noirs on compte entre 400 et 420 films prêts à sortir, auxquels il faut ajouter ceux qui n'ont été exploités que quelques jours en octobre dernier... À moins de transformer les vaccinodromes en salles de projection et de revenir aux cinémas permanents d'antan, il sera difficile de contenter tout le monde !

ET ÇA TOURNE ENCORE

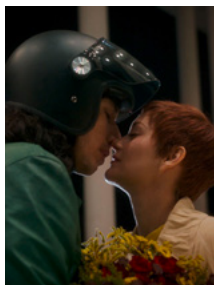
Si la distribution a des soucis à se faire pour que les films trouvent une place sur les écrans, les tournages battent leur plein. Ainsi à Paris pendant ce dernier confinement : dès que la ville se vidait en raison du couvre-feu, les équipes de tournage prenaient possession des lieux. Jamais les conditions n'ont été aussi favorables : météo clémente et calme garanti...

NATHALIE BAYE

Peu de chances en revanche d'y apercevoir l'actrice française puisque c'est en Angleterre qu'elle a rejoint l'équipe de *Downton Abbey* pour tourner une suite au film de 2019 inspiré par la série à succès ; elle y incarne une amie de Lady Violet – souvenez-vous : la comtesse douairière de Grantham, épouse de Patrick Crawley, formidablement interprétée par Maggie Smith...

UNE HISTOIRE D'ÉCHANGE DE COUPLES

Certains ont peut-être croisé dans la capitale semi-déserte Sara Giraudeau, Benjamin Lavernhe, Judith Chemla et Damien Bonnard réunis dans le premier long métrage de **Leopold Legrand**, *Pleurer des rivières*.



© CG CINÉMA INTERNATIONAL

DE LEOS CARAX À BENIGNI

Le film du premier, *Annette*, fera l'ouverture du festival de Cannes – **Marion Cotillard** et **Adam Driver**, ses deux interprètes principaux, devraient être les premiers à monter les marches le 6 juillet prochain. Le deuxième foulera un autre tapis rouge début septembre :

celui de la Mostra de Venise. **Roberto Benigni** y recevra un Lion d'or d'honneur pour l'ensemble de sa carrière.

CHLOÉ, FRANCES... ET UNE PIEUVRE

C'était annoncé et ça n'a pas raté : après le Lion d'or à Venise en septembre dernier, c'est le film de **Chloé Zhao**, *Nomadland* qui rafle la mise aux Oscars – meilleur film, meilleure réalisatrice, meilleure actrice (**Frances McDormand**).

Sortie sur nos écrans le 9 juin prochain ; on est impatient ! Plus inattendu : l'Oscar du meilleur



© SEARCHLIGHT PICTURES

documentaire pour *La Sagesse de la pieuvre*, l'histoire émouvante d'une amitié hors norme entre un réalisateur et une pieuvre. Cette dernière est paraît-il exceptionnelle : elle a même failli piquer son prix à Frances McDormand !



© NETFLIX

Bienvenue dans le premier cinéma Art & Essai d'Europe, avec 7 salles et chaque semaine plus de 20 films de tous les horizons en V.O. sous-titrée !

Les cinémas Studio sont membres de ces associations professionnelles :

EUROPA CINÉMA

Regroupement des salles pour la promotion du cinéma européen.



AFCAE

Association française des cinémas d'art et essai.



ACOR

Association des cinémas de l'Ouest pour la recherche (membre co-fondateur).



GNCR

Groupement national des cinémas de recherche.



ACC

Association des cinémas du Centre (membre co-fondateur).



Cinémas Studio
2 rue des Ursulines
37000 Tours
www.studiocine.com



suivez-nous !



Bibliothèque

Horaires d'ouverture : **Lundi, mercredi, jeudi, vendredi et samedi** 15h30 à 19h30. Fermeture pendant les vacances scolaires et jours fériés.

Cafétéria



La cafétéria est fermée jusqu'à nouvel ordre

Gérée par l'association d'insertion AIR, la cafétéria des Studio se doit de s'adapter aux règles d'ouverture et nous ne manquerons pas de vous faire savoir dans les meilleurs délais lorsque vous pourrez retrouver nos belles tartes salées, nos verrines sucrées, notre succulent flan libanais et notre fameux cheese cake... sans compter un certain nombre de surprises ! Au plaisir de vous servir ! Tél. : 02 47 20 85 77

Abonnements

Valable 1 an, l'abonnement permet de bénéficier d'un plein tarif à 5,50€ au lieu de 9,50€, tous les jours et à toutes les séances. **Abonnement amorti en moins de 5 séances !** Informations à l'accueil des Studio ou auprès de votre correspondant.

Réabonnez-vous !

Votre abonnement est valable 1 an, à partir du jour où vous le prenez. La date d'expiration de la carte est inscrite sur votre ticket d'entrée.

Pour vous réabonner :
• **À l'accueil des Studio.** Ne pas oublier d'apporter sa carte (elle est rechargeable).
• **Après de votre correspondant** ou de votre CE (avec mon ancienne carte).
• **Par internet**, (excepté en cas de changement de statut, ou tarif réduit à 10 euros).
Règlement : carte bancaire, chèques, espèces, chèques vacances.

— SB